

Le sexe à dire

Sara Dion

Numéro 159 (2), 2016

Sexe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, S. (2016). Le sexe à dire. *Jeu*, (159), 31–35.

LE SEXE À DIRE

Sur scène, il arrive que la parole se substitue au geste, que le texte à dire se charge de décrire l'acte, voire de le performer autrement. Réflexion personnelle sur les formes de ce « sexe à dire », alimentée par des démonstrations lexicales affectueuses.

Sara Dion



Fabien Cloutier dans sa pièce solo *Cranbourne*, présentée à la salle Fred-Barry en 2012 par le Théâtre Urbi et Orbi. © Urbi et Orbi

Le théâtre est le lieu par excellence du sexe didascalique. Il est parfois elliptique (en fin de dialogue, *ils s'embrassent et elle fait tomber sa robe*, en début de scène, *elle réajuste sa jupe* de façon non équivoque), parfois prescriptif (*elle lui fait une fellation*, et voilà une bonne chose de réglée). Les deux options sont commodes et immédiatement opérantes pour l'auteur et un éventuel lecteur; le spectateur, lui, comptera sur le metteur en scène pour y avoir accès. Le sexe est alors de l'ordre de l'acte, il appartient au monde du geste et du jeu physique. Mais qu'arrive-t-il quand l'auteur choisit le sexe à dire? Quand le sexe devient discours, sujet, acte et art de la parole? Le « sexe à dire » est un langage en soi qui nous parle, bien entendu, de sexualité, mais aussi de ceux et celles qui l'utilisent. Démonstrations partiales et partielles sur la richesse de cette langue impudique.

AVEC PAS D'CLASSE

Ou comment on peut savoir utiliser correctement le mot « pubis » et être un humain moins estimable qu'un homme qui appelle son pénis une « zinne ». S'il y a une

catégorie incontournable dans le répertoire des locuteurs sexuels québécois, c'est bien celle des « pas d'classe ». Le critère de base est l'usage d'un vocabulaire imagé et populaire qui fait faire un saut aux parents accompagnés de leurs enfants (quand ils sont seuls, ils font comme tout le monde et rien ou jugent sereinement la personne qui parle). L'opposé du pas d'classe, à première vue, serait cet homme, dans *Tranche-cul* de Jean-Philippe Baril Guérard (Dramaturges Éditeurs), déclarant à sa partenaire qu'il l'aime parce qu'elle a « la peau comme du marbre chaud », qu'il voudrait prendre « une grande mordée de [ses] fesses » et qu'elle lui ouvre sa « vulve comme les portes du paradis ». À l'inverse, prenons en exemple les pas d'classe de Fabien Cloutier. Ils « fourrent des pésantes » (*Scotstown*, Dramaturges Éditeurs), « se croissent » ou « se taponnent », accompagnés de « fli fli fli fli fli » éloquents, et trouvent que « ça goûte la panure » quand ils mangent la « noune » d'une Américaine (*Cranbourne*, Dramaturges Éditeurs). Dans *Le Licheur* (inédit), un homme raconte que son partenaire l'« entroud'cutte », et le court texte contient une dizaine de synonymes

pour l'éjaculation : ça « spouiche », ça « frise », ça « arrose », ça « beurre ». Dans *Cranbourne*, un passage mémorable aborde la possibilité d'un « câllage de putes » sur fond de « *porn hard* [...] des affaires de cinq-six gars avec des graines longues comme mon bras pis des filles éjarrées toé su toués câllisses de sens ». Dans *Scotstown*, « les p'tites filles en gilet bédaine qui r'monte quasiment aux têtes » se font reluquer par « des vieux cochons qui espèrent de s'saucer 'a graine ».

Bien sûr, le langage des personnages de Cloutier trahit certaines limites dans leur conception et leurs moyens d'expression de la sexualité ou encore des relations homme-femme. Bien sûr, ces mots mettent en relief des phénomènes difficiles à observer sans grincer des dents (machisme, homophobie, ignorance, abus, hypersexualisation). Bien sûr, à grands renforts de tournures obscènes, l'auteur nous soutire un rire dont nous ne sommes pas toujours fiers. Mais, mine de rien, nous sommes témoins, dans *Le Licheur*, d'une scène d'homosexualité masculine des plus explicites et décomplexées : un couple gai trouve un ludique terrain d'entente érotique

Fendre les lacs, écrit et mis en scène par Steve Gagnon, présenté Aux Écuries en mars 2016 par le Théâtre Jésus, Shakespeare et Caroline. Sur la photo : Guillaume Perreault (Thomas) et Claudiane Ruelland (Louise). © Daphné Caron

malgré leurs besoins divergents. Dans *Scotstown* et *Cranbourne*, sous le couvert d'un humour gras, à travers un personnage dont on se doute que l'éducation et le milieu ne le prédisposent pas à ce genre de réflexions, on nous confronte à l'idée de faire appel à des prostituées et aux raisons, bonnes et moins bonnes, de nous sentir «troubl[és] dans [nos] valeurs». À sa manière, l'homme dira aussi que la pornographie *hard* lui fait craindre le pire pour la fille dans la vidéo et, au sujet des adolescentes, que «quand c'est trop jeune, tu r'gâdes pas ça, pis tu touches pas à ça». Par ailleurs, quand il s'apprête à faire l'amour à sa future femme Cindy «su un baril d'crème à Carrés feuilletés» chez Vachon, il interrompt son récit: «Pis l'resse, c'est d'la vie privée. C'est important d'respecter ça.» Pas d'classe, mais pas trou d'cul. Si l'homme qui utilise le mot *tight* pour parler de l'anatomie d'une femme avant de lui demander «tu sucés-tu?» est souvent, effectivement, un être rudimentaire qui flirte avec le harcèlement, certains personnages de Cloutier constituent un formidable exemple de réhabilitation de la langue populaire et, du même coup, de ceux qui l'emploient. En plus d'enrichir le vocabulaire du spectateur moyen.

J'aime que la langue du sexe crue ne soit pas l'apanage du salaud violent ou de l'inculte obscène. Dans la même veine, quel plaisir, quel choc délicieux que d'entendre un langage poétique et en apparence respectueux pour découvrir lentement l'horreur qui se cache en dessous. L'homme cité plus haut, dans *Tranche-cul*, parle en fait de «féconder» sa partenaire, que ce serait «la plus belle chose qui puisse [leur] arriver», ainsi qu'à l'humanité, parce qu'ils sont «beaux et parfaits». Parce qu'ainsi, grâce à «la sélection naturelle», ils amélioreront la race humaine sans avoir «à tuer les laids [...], à tuer les faibles», en procédant à une «exaction par la paix», en tant qu'êtres «supérieurs».





« Vu que tu m'embrasses pas/
j'suis prête à c'que n'importe quoi/ un merle/
un ours/ un de tes maudits loups de mes fesses/
un insecte/ n'importe quoi/ [...] me grignote. »

– Steve Gagnon, *Fendre les lacs*

Peut-être la douleur est-elle plus fascinante que le bonheur.

Ou alors nous croyons que le sexe

pervertit les grandes déclarations et banalise

les histoires d'amour stellaires.

AVEC AMOUR

Ou comment nous aimons le théâtre bien écrit et le sexe, mais préférons le théâtre bien écrit, le sexe et les gens malheureux et violents. La dramaturgie québécoise regorge de monologues sexuels dont le moteur est le désir désespéré, désir engendré par des pulsions indomptables ou la solitude (d'un amour non réciproque ou la solitude tout court). Ce sont des motifs qui, généralement, rendent l'assouvissement pressant, doux-amer lorsqu'il survient, douloureux lorsqu'il se fait attendre. Dans tous les cas, la sexualité est rêvée, créée, décrite, souvent mêlée à une violence sourde, pour tenter d'en provoquer l'actualisation, pour que la parole soit agissante. Chaque fois, la langue du sexe de l'auteur, et donc du personnage, se déploie, magnifique et vive, avec sa cadence, ses images et ses exigences parfaitement théâtrales.

Dans *Le Carrousel* de Jennifer Tremblay (Éditions de la Bagnole), une femme dit à propos de l'homme qu'elle vient de rencontrer: «S'il ne me prend pas ce sera comme si je n'avais jamais existé.» L'envolée qui suit est digne d'une histoire d'amour passionnel, si ce n'est qu'il lui précise, la main sur son sein: «Je ne suis pas amoureux de toi.» Et elle: «Je ne l'écoute pas. Je pousse ma langue dans sa bouche. J'achète des jupes et des décolletés. Je suis la terre fertile des fleurs des tissus que je porte. Il ouvre sa chemise. Je lui vole ce t-shirt noir encore mouillé. [...] Je le dépose sur mon oreiller. Je suis une princesse mauresque. La tête enfouie dans le flanc d'un superbe soldat ensanglanté.» Elle lui répète, par trois fois «si tu ne me prends pas, je te tue» avant de conclure, avec lucidité: «Il fait l'amour à une passante dans un motel miteux.» Dans le chassé-croisé qu'est *Robin et Marion* d'Étienne Lepage (Leméac), les couples se forment et se défont au gré des envies, et chacun détaille avec fièvre ce qu'il voudrait faire ou se faire faire: «S'il me fait attendre encore longtemps/ je sens que je vais me digérer moi-même/ Je suis affamée/ Je vais lui prendre ses fesses/ ses petites fesses de fermier/ Je vais les lui prendre/ et les saler/ et les manger/ [...] Je

vais lui fracturer le crâne avec mes seins.» Tous se demandent aussi sans cesse, de manière introspective et mutuellement, s'ils s'aiment: «Il va me dire/ Est-ce que tu m'aimes Marion?» Dans *Fendre les lacs* de Steve Gagnon (L'instant même), Louise attend Thomas: «Vu que tu m'embrasses pas/ j'suis prête à c'que n'importe quoi/ un merle/ un ours/ un de tes maudits loups de mes fesses/ un insecte/ n'importe quoi/ [...] me grignote./ [...] J'suis là/ toute mouillée/ j'suis prête pour que tu viennes boire/ que tu viennes siphonner les lacs que j'ai sur le dos pis sur le ventre/ [...] bouscule-moi/ rentre-moi dedans comme un *truck* mais touche-moi innocent/ assomme-moi/ [...] gâche-moi/ brise-moi/ atteins-moi/ aime-moi stp [sic] j'en ai rien à foutre de rester neuve de même.» Vouloir exister, être pris, être aimé, dire «faire l'amour», même s'il n'y en a pas, désirer au point de vouloir dévorer, assommer, tuer: les monologues du sexe nous renvoient souvent à l'absolue nécessité du contact charnel comme une sorte de rempart contre la solitude et le mal-être, un besoin criant dicté tant par le corps que par le cœur, une facette essentielle de l'humain qui prend des allures de rédemption. Et qui reste fatalement inassouvie.

Ce qui est plus rare, c'est le sexe à dire amoureux, chargé de tendresse, de désir joyeux ou de passion saine, une ode à l'amour ou à la jouissance. Le ton tragique nous offre le sexe comme figure à la fois emblématique et concrète de notre besoin de l'Autre; l'humour nous sert à parler de sexe débridé ou de situations «c'est pas parce qu'on rit que c'est drôle»; le langage et les codes de la pornographie nous aident à témoigner des effets désolants de celle-ci sur nos attentes et nos habitudes. On peut même se réjouir de voir apparaître des personnages asexuels, en chair et en toutes lettres (par exemple, dans *Coco* de Nathalie Doummar, *En cas de pluie, aucun remboursement* de Simon Boudreault et *Table rase* du collectif Chiennes), ouvrant la voie, avec un simple mot, à un aspect de la sexualité souvent réduit à l'invisibilité. Par contre, le sublime, la chaleur, la beauté

des corps qui s'aiment à haute voix n'est pas populaire. Pourtant, la langue du sexe à dire ne perd rien de son éclat lorsqu'elle se déleste de son désespoir. «Ils peuvent construire tous les boulevards qu'ils veulent/ mais jamais/ jamais ils seront capables de construire des banlieues sur nos corps. [...] Toutes les nuits/ par respect pour tous ceux qui s'abandonnent/ le ciel se prépare à pus jamais s'ouvrir. [...] Mais ce matin je te redonne mon corps. Pis dans deux minutes, parce qu'on vient de faire l'amour, même si dix mille personnes se sont abandonnées, même si la terre entière a baissé les bras, parce que nous on vient de faire l'amour, le soleil, il aura pas le choix de se lever.» (*Ventre*, Steve Gagnon, L'instant même). Quand même.

Peut-être la douleur est-elle plus fascinante que le bonheur. Ou alors nous croyons que le sexe pervertit les grandes déclarations et banalise les histoires d'amour stellaires. Ou travaillons-nous plutôt à reproduire les scènes passionnées, mais chastes, héritées d'anciens modèles dramatiques? Plus banalement: est-ce que le sexe heureux et consentant, est-ce que le désir lumineux nous ennuit? Le sexe à dire amoureux est-il antithéâtral? Pourtant, quand Anne-Marie Olivier et Véronique Côté amassaient des témoignages pour la pièce *Faire l'amour* (qui avait encore tout le loisir de s'appeler *Baiser* ou *Fourrer*), elles avaient beau demander «du cul pour du cul¹», tout le monde leur racontait des histoires d'amour.

Pourtant: «Mon amour, aimons-nous puisque tout flambe. Il y a nous deux maintenant. Il y aura nous deux à l'heure de notre mort. Amène, amène ta langue.» Quand même. ●

1. Entretien mené par Justin Laramée, paru en postface de la pièce publiée par Atelier 10 en 2014.

Faire l'amour d'Anne-Marie Olivier, mis en scène par Véronique Côté. Spectacle du Théâtre Bienvenue aux dames!, présenté à l'Espace Libre à l'automne 2014. Sur la photo: Maryse Lapierre et Nicola-Frank Vachon et, à l'arrière-plan, Eliot Laprise et Anne-Marie Olivier. © Stéphane Bourgeois

